Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 109

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims

OCTOBRE 2025 ISSN 2431-1979

LES LETTRES FRANÇAISES EN 1925

L'année de la mort de Pierre Louÿs

L'année où meurt Pierre Louÿs (6 juin 1925), ce grand poète de l'amour, Maurice Genevoix obtient le prix Goncourt (*Raboliot*) et Joseph Delteil le prix Femina (*Jeanne d'Arc*). 1925 est aussi l'année au cours de laquelle Blaise Cendrars publie *L'Or*, André Chamson *Roux le Bandit*, Pierre Drieu la Rochelle *L'Homme couvert de femmes*, André Gide *Les Faux-monnayeurs* et François Mauriac *Le Désert de l'amour*.

Pierre Louÿs
Eau-forte de Demetrios Galanis
La Femme et le Pantin, André Sauret, éditeur, 1958.

De François Mauriac à… Pierre Louÿs

Pierre Louÿs avait connu un beau succès en 1896 avec *Aphrodite*. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que François Mauriac en 1925 mette cet ouvrage entre les mains de son personnage Raymond Courrèges : « Il était, aux yeux des bons élèves, le sale type dont on raconte qu'il cache dans son portefeuille des photographies de femmes et qu'il lit à la chapelle, sous une couverture de paroissien, *Aphrodite*. » Je n'avais pas, adolescent, ce genre de comportement, mais le nom d'Aphrodite, la déesse grecque de l'amour et de la beauté, n'en attira pas moins la curiosité du jeune lecteur de quinze ans que j'étais quand je lus pour la première fois le roman de François Mauriac. Je ne tardai pas à découvrir dans la bibliothèque paternelle le fameux roman de Pierre Louÿs dans une belle édition illustrée par André Collot. Ce fut une révélation bien qu'à ces « mœurs antiques » je donnerai bientôt la préférence à *La Femme et le Pantin*, « le sommet de l'œuvre » (Henri Mondor).

Aujourd'hui je me tourne plutôt vers l'amoureux de la Grèce antique, traducteur de Méléagre de Gadara et de Lucien de Samosate ainsi que d'une imaginaire mais bien séduisante poétesse grecque. Je veux parler des *Chansons de Bilitis*. Un simple regard sur l'œuvre poétique de Pierre Louÿs, et voici Pégase qui « s'éploie en un vivace et mystérieux vol ». Voilà ensuite Zeus, « maître des foudres », Neptune, Adonis et (comment l'oublier ?) « Érôs nu sur le lit de Psyché ». J'aime, entre autres vers, le chant des Hamadryades, ces nymphes qui nées sous l'écorce d'un arbre meurent avec lui (je songe à ce vieux marronnier que je salue chaque matin en espérant qu'on aura pitié des nymphes qui l'habitent et qu'on ne l'abattra pas) :

> Nous, des arbres plaintifs gardiennes enchaînées,
> Nudités en péril du jour insidieux,
> Nous dressons dans le vent du matin, vers les dieux,
> Nos mains vertes, de pluie et de fraîcheur baignées.

L'été au cours duquel j'ai lu *Les Faux-Monnayeurs*

C'est au cours de l'été de mes quatorze ans qu'André Gide est entré dans ma vie de lecteur avec *La Porte étroite*. J'étais amoureux d'une jeune fille, comme Jérôme l'est d'Alissa, éprouvant, à ma manière, comme une joie « pure, mystique, séraphique ». Fréquentant à l'époque un collège catholique de Rouen, je n'étais pas insensible à l'image évangélique de la « porte étroite » qui devient pour Jérôme « la porte même de la chambre d'Alissa[1] ». Et c'est dans un même esprit religieux que j'abordai quelques jours plus tard *La Symphonie pastorale* gardant longtemps dans ma mémoire cette discussion sur cette autre image évangélique que sont les lys des champs perçus par Gertrude, aveugle, comme « des cloches de flamme, de grandes cloches d'azur emplies du parfum de l'amour et que balance le vent du soir[2]. » Je devins pendant quelques mois un lecteur boulimique d'André Gide. L'été s'acheva avec *Les Faux-Monnayeurs* que je me suis acheté avec mon argent de poche, et je n'ai pas été volé ! J'en ai tout de suite aimé l'atmosphère parisienne. Je l'ai relu avec le même plaisir après avoir vu le film que Benoît Jacquot a su en tirer, et il m'arrive d'en relire de temps en temps quelques pages. C'est un roman que l'on ne met pas dans sa valise « comme on emporte un ouvrage de broderie, pour occuper le désœuvrement d'une cure[3] » – une image que j'emprunte à *L'École des femmes* – et il a pour moi un prix particulier parce que j'y ai trouvé la justification de mon refus d'écrire un jour… un roman. Elle se trouve dans les réflexions d'Édouard sentant sa vie se séparer de son œuvre, son œuvre s'écarter de sa vie : « Jusqu'à présent, comme il sied, mes goûts, mes sentiments, mes expériences personnelles alimentaient tous mes écrits ; dans mes phrases les mieux construites, encore sentais-je battre mon cœur. Désormais, entre ce que je pense et ce que je sens, le lien est rompu[4]. »

📖 1. André Gide, *Romans*, *La Porte étroite*, Bibliothèque de la Pléiade, 1998, p. 505. 2. *Ibid.*, *La Symphonie pastorale*, p. 909. 3. *Ibid.*, *L'École des femmes*, p. 1279. 4. *Ibid.*, *Les Faux-Monnayeurs*, p. 1003.

Quand, collégien, je plagiais Maurice Genevoix

« C'était le soir. La route mouillée de pluie paraissait violette, trouée de flaques livides et pures. Un silence endolori s'alanguissait par l'étendue[1]. » J'étais en classe de quatrième. La lecture de *Raboliot* me combla. Chaque fois que j'ouvrais le livre, il en émanait aussitôt « toutes les odeurs des bois, l'âcreté du terreau mouillé sur quoi fermentent les feuilles mortes, les effluves légères des résines, l'arôme farineux d'un champignon écrasé en passant[2] ». Et quoi encore ? J'entendais « tous les murmures, tous les froissements, toutes les envolées dans les branches, les fracas d'ailes traversant les futaies[3] ». La mort des bêtes me révoltait, mais du braconnier Raboliot, je m'efforçais de comprendre le besoin « d'obéir aux conseils éternels qui vous

viennent de la terre et des nuages, aux ordres clairs qui se lèvent en vous-mêmes, qui montent en vous avec la même lenteur paisible que la lune blanche sur les champs[4] ». Collégien, j'avais de bonnes notes en rédaction, et je cherchais à imiter ce que je croyais inimitable, comme cette phrase : « Quand on était dans la maison, la lumière était verte qui bougeait aux croisées, onduleuse et flambante par les soleils du plein été, ruisselante par les jours pluvieux, parfois aussi, quand les hivers bloquaient le couvercle du ciel, immobile et stagnante, d'un glauque aussi glacial et morne que celui d'un abîme marin[5]. » Je me souviens avoir une fois plus ou moins plagié Maurice Genevoix pour brosser le portrait d'un homme portant des moustaches : « Petit, menu, un peu voûté, il avait une bonne face circulaire, aux joues roses, et des yeux bleus, d'un bleu de fleur de lin, qui brillaient d'une fraîcheur enfantine ; mais parfois, ils clignaient à l'abri des lunettes, et leurs prunelles dardaient un scintillement soudain, pétillaient de narquoise roublardise. Il était fier de ses moustaches, et il y avait bien de quoi : candides, très longues et très souples, elles contournaient les commissures des lèvres, s'infléchissaient en deux volutes harmonieuses, pour enfin prendre leur essor, flotter dans l'air ainsi que des fils de la Vierge[6]. » J'ai été trahi par cette image de « fils de la Vierge » ne pensant pas que notre professeur de français avait lui aussi lu *Raboliot*.

📖 1. Maurice Genevoix, *Raboliot*, Bernard Grasset, 1925, p. 166. 2. *Ibid.*, p. 241. 3. *Ibid.*, p. 241. 4. *Ibid.*, p. 51. 5. *Ibid.*, p. 116-117. 6. *Ibid.*, p. 122.

À l'ombre d'un mirabellier avec Jeanne d'Arc et… Joseph Delteil

J'aime beaucoup la *Jeanne d'Arc* que Joseph Delteil imagine, un jour du mois de juin 1424, à l'ombre d'un mirabellier : « Jeanne, les yeux mi-clos, regardait mûrir les mirabelles dans les feuilles grasses. Elle sentait ses prunelles crues et sucrées comme des fruits. Elle gisait à demi-fondue dans le tiède jour. »

Les écrivains de *Demain*

Née en avril 1924, la revue *Demain* cessa de paraître en août 1925. Elle était dirigée par Raymond Escholier (1882-1971) qui, en 1921, avait obtenu le prix Femina pour son roman *Cantegril*. *Demain* avait notamment publié en 1924 le roman de François Mauriac, *Le Mal*, et des textes d'écrivains comme René Boylesve et Jean Richepin, dont nous célébrerons en 2026 le centenaire de la mort, ou comme Francis Carco, Anna de Noailles, Henri de Régnier, Colette, Maurice Maeterlinck, Philippe Soupault… Nous retrouvons l'un ou l'autre en 1925 ainsi que de nouveaux venus comme Paul Morand, Franz Hellens, Lucie Delarue-Mardrus, Marcel Prévost, Emmanuel Bove… Et ces pages étaient illustrées par des artistes tels que Jean Hugo, Pierre Lissac, Charles Jodelet, Auguste Roubille ou Maximilien Vox.

Dessin de Jean Hugo pour *En joue*, roman de Philippe Soupault

Les écrivains de *Demain* ne sont plus aujourd'hui logés à la même enseigne. Les lecteurs de René Boylesve et de Jean Richepin ne doivent plus être très nombreux, mais le centenaire de leur disparition en 2026 leur donnera peut-être un regain d'intérêt. Henri de Régnier, Francis Carco et Philippe Soupault, auxquels je me suis intéressé dans ce bloc-notes au cours des derniers mois, ont encore des lecteurs. Quant à François Mauriac et Paul Morand, tous deux entrés dans la bibliothèque de la Pléiade, ils n'ont pas besoin d'être présentés. Je ne suis pas sûr en revanche que Lucie Delarue-Mardrus, la romancière de *Marie, fille-mère* et de *Graine au vent* (ce roman publié en 1925 inspirera le cinéaste Maurice Gleize), n'aurait pas besoin d'un coup de pouce.

Photo Dominique Hoizey

J'en viens à Raymond Escholier. S'il est un mot qui me vient à l'esprit pour évoquer le personnage de Philou Cantegril c'est bien celui de truculent. Le bonhomme est plaisant. Et dès le berceau : « Ce n'était pas, à vrai dire, un de ces gros poupons ventrus, bouffis et violacés, s'engouant à la moindre tétée et balançant une énorme tête flasque sur un corps boudiné, crevant de graisse. Non, les chairs fermes, marbrées, potelées, les membres déliés, la bouche bien arquée, le nez retroussé, l'œil vif et fureteur, Philou avait déjà une mine bien à lui. » On ne s'ennuie pas avec l'aubergiste de Saint-Gauderic, qu'il dorme profondément « sur la gorge débordante de Mme Verdinières », sa maîtresse, lui, « bon père et bon époux », ou bien qu'il accompagne, « bon fils », sa vieille mère à l'église, lui, « l'esprit fort, le tombeur de l'obscurantisme ». Laissons-lui le mot de la fin. Il tient en une phrase : « Buvons, dit-il ; tant que nous trouverons le vin bon et la pendardise aimable, tout ira bien. »

Avec *Mahmadou Fofana* (1928), c'est le combattant de la Grande Guerre à laquelle il participa aux côtés de soldats africains qui témoigne. Sur la tombe de l'un d'entre eux, « dans un de ces cimetières qu'on trouvait tout près des lignes », il s'interroge :

> Vous l'avouerai-je ? A ma tristesse se mêlait comme un remords. La révolte qui n'avait pas trouvé de place dans l'âme simple et soumise de Samba Kamara, je l'éprouvais à cette heure.
>
> De quel droit, nous, les blancs, avions-nous enlevé ce petit noir à la paix de son champ, pour l'associer à nos querelles, à nos haines ?
>
> Oui je connais la ritournelle : « Nous arrachons ces gens-là à la barbarie ; nous les faisons profiter des bienfaits de la civilisation. Au jour du péril, ils doivent nous payer leur dette ; notre cause est la leur. »
>
> Tout cela est possible. Cependant, faisons-nous tout ce qu'il faut pour que les noirs en soient persuadés ? L'amitié que nous leur montrons est-elle suffisante pour les convaincre qu'ils sont nos associés et non nos victimes ?

© Le Chat Murr et Dominique Hoizey